



— J'ai prévenu le plus odieux des crimes.

d'une femme adorée. Je me plais à gravir les roches inaccessibles, à franchir des glaciers, les abîmes, à poursuivre jusqu'aux derniers plateaux l'ours ou le chamois. Je n'ai aucun goût pour les plaisirs des villes; leur corruption, leurs vices, m'éloignent; il me faut l'air libre des montagnes. Après l'or et la liberté, je ne demande au monde que l'amour.

Ce langage passionné, étrange, quelque peu emphatique, mais dont l'accent sincère ne permettait pas de douter et encore moins de sourire, ne fut pas goûté de M. de Chavailles.

Il lui déplaisait qu'un jeune homme parlât d'amour devant sa fille. Sa bouche dessina une de ses plus affreuses grimaces, tandis que M^{lle} Isaure baissait les yeux et qu'un nuage rose montait de son cœur à son front.

Le silence qui accueillit cette tirade du jeune baron fut tel que M. de Chavailles lui-même s'en trouva gêné. Il essaya donc de relever la conversation.

— Mais, dit-il, dans vos courses par la montagne, vous n'avez pas peur des brigands ?

— Non.

— Mandrin ?...

— Un contrebandier, n'est-ce pas ?

— Un bandit !... fit M. de Chavailles.

— Oh !... je le connais, monsieur.

A ces mots, le père et la fille arrêterent sur Roquairol un regard surpris.

— Vous le connaissez ? reprit M. de Chavailles.

— Oui, répondit le baron d'un ton calme; c'est, comme je vous le dis, un chef de contrebandiers.

— Mais ces gens-là sont des brigands !

— Parmi eux il en est de fort dangereux, en effet. Quant à Mandrin...

— Vous l'avez vu, vous lui avez parlé ?

— Parfaitement.

— Eh bien ?

— Certes, au point de vue de la ferme du sel et des tabacs, c'est un grand criminel, mais j'ignore si vous portez beaucoup d'intérêt à la gabelle ?

— S'il ne s'agissait que des droits sur le sel et le tabac, dit M. de

Chavailles, bien que je les respecte et tiens à les voir respecter, je serais indulgent pour un chef de contrebandiers, mais cet homme a commis des crimes.

À cette assertion, le front de M. de Roquairol se rembrunit. Il baissa la tête et demanda :

— Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Des meurtres, fit M. de Chavailles d'une voix creuse.

— Ah!... Quels meurtres? demanda le baron.

— Dernièrement, une femme avait perdu sa chèvre, elle s'aventura dans une caverne qui probablement servait de repaire ou de magasin à Mandrin. Il la prit pour un espion et la poignarda.

— Ne croyez pas, cela s'écria Roquairol avec vivacité, Mandrin ne frappera jamais une femme; il ne frappe que les forts!...

— Je vois qu'il est de vos amis, fit avec malice le père d'Isaure.

— Prenez-en ce que vous voudrez, monsieur de Chavailles, mais il est de mes amis, et il ne peut en être autrement.

Sur ce propos hardi, presque inconvenant, la conversation tarit; on se leva de table et on se sépara en se souhaitant la bonne nuit.

Personne n'avait sommeil, mais non plus envie de continuer l'entretien. Le baron fut conduit au premier étage, où une chambre lui avait été préparée.

Lorsqu'il fut seul, obéissant à une curiosité instinctive, il ouvrit une fenêtre. Elle donnait sur le jardin. Il se pencha au balcon; au-dessous de lui il vit la tache jaune d'une lumière. Il écouta; des bruits de voix montèrent jusqu'à lui. Bref, il reconnut qu'il était logé au-dessus de la chambre de M^{lle} Isaure.

Dire les mille pensées qui traversèrent son esprit échauffé serait trop long; nous les résumerons d'un mot : il reconnut que l'amour s'était emparé de son cœur.

Pendant une demi-heure, il erra du balcon dans la chambre en proie à un véritable délire, prenant et rejetant cent projets insensés.

L'idée si simple de se coucher ne lui vint pas; mais il pensa à se laisser tomber de son balcon sur celui de la jeune fille, ce qui était insensé. Enfin il résolut de redescendre au rez-de-chaussée et d'aller frapper à sa porte, oubliant, dans son délire, le respect des devoirs les plus sacrés de l'hospitalité.

Il quitta donc sa chambre, suivit un couloir obscur, descendit un

escalier plus noir encore, puis suivit en tâtonnant un second couloir : celui du rez-de-chaussée...

Il s'avavançait à pas de loup, retenant son souffle, quand tout à coup il entendit quelqu'un venir derrière lui.

Il se rangea, se serra contre la muraille.

Un vêtement frôla le sien...

Il se crut découvert.

III

Mais le danger s'évanouit.

Il vit, presque aussitôt, à deux pas de lui, la porte s'ouvrir et M. de Chavailles entrer chez sa fille.

Si ce dernier se fût retourné, il l'eût aperçu, car la lumière de la chambre vint jusqu'à lui.

La porte se referma.

Que faire?

Remonter dans sa chambre; le bon sens, la prudence la plus élémentaire, le conseillaient.

Roquairol, qui prenait rarement la prudence pour conseillère, s'approcha de la porte d'Isaure et écouta.

D'abord, il n'entendit qu'un bourdonnement confus, puis son oreille s'habitua et les voix, sourdes et étouffées au début de l'entretien, s'élevèrent bientôt avec l'accent de la passion et de la colère.

M. de Chavailles s'écria :

— Tu es partie pour Saint-Marcellin, à mon insu. Te permettrai-je jamais de courir les chemins sans être accompagnée?

La réponse de la jeune fille ne parvint pas à Roquairol, mais le père répliqua avec irritation :

— Eh! sais-tu ce que c'est que cet homme, dont tu parais déjà frappée?

— Il vous a dit son nom, répondit Isaure; il est noble, il est riche!

— Il le dit!

— Que lui servirait de mentir?

— Avec quelle ardeur tu prends sa défense!

« Et tu prétends l'avoir vu hier pour la première fois?... Te croirai-je?... Avoue plutôt que tu le connaissais?

— Pas plus que je ne vous connaissais quand il y a six mois vous me fîtes sortir du couvent.

— Eh bien ! repartit Chavailles, malgré la vive impression que ce beau chevalier errant semble avoir produite sur toi, en quelques heures, il te sera facile de l'oublier.

— Vous l'ordonnez, fit la jeune fille d'un ton ironique ; il suffit. Et je sais bien que n'importe qui me plaira sera banni de votre maison. Est-ce pour m'en avertir de nouveau que vous avez eu la bonté de descendre chez moi ?

— Oui, pour cela. Pour couper court à toute coquetterie.

— Plaisantez-vous ?

— Je m'entends, et l'avis que je te donne est dans ton intérêt comme dans le mien. On ne me prend pas pour dupe, et l'on n'introduit pas chez moi un galant au nom de l'hospitalité.

— Ces accusations me sont vraiment pénibles.

— Il ne faut pas, Isaure, jouer ce jeu-là. Pour lui, — ou pour tout autre, — pour toi-même, ce serait un jeu *mortel*.

— Toujours des menaces !... se récria la jeune fille avec une indignation douloureuse. Oh ! monsieur, c'est trop souffrir !

— Tu souffres ? fit Chavailles avec une animation croissante. Tu gémis d'être tenue prisonnière. Le monde t'inquiète et t'attire ; mais tu m'oublies. Moi, mes soins, mes bontés, te laissent indifférente. Ma compagnie t'importune et te pèse. Rien de moi ne te plaît. Tu souffres ?... Et crois-tu donc que je ne souffre pas, moi ?

— Et de quoi donc, grand Dieu ? demanda la jeune fille.

— Mais de ta froideur pour moi et de tes élans soudains pour le premier cavalier qui passe.

— Je ne puis vous comprendre.

— Tu ne te doutes pas, Isaure, reprit Chavailles avec un accent de tendresse étrange, tu ne te doutes pas de ce que j'endurais à souper quand le regard hardi de cet homme forçait le tien à se baisser, quand ses discours extravagants suspendaient ton âme à ses lèvres !... Ah ! cruelle enfant qui a soif d'amour et ne sait pas distinguer qui l'aime !

— Mais, mon père...

— Je suis ton ami, interrompit Chavailles.

— Sans doute, mais l'amitié ne peut avoir de jalousie et votre langage est tellement exagéré qu'il me le ferait croire, dit Isaure.

— Crois-le, chère enfant, je suis jaloux de ce que tu me préfères, de tout ce que ta beauté séduit ; jaloux du passant qui t'admire, de l'inconnu que tu remarques.

— Ah ! que dites-vous?... Ces paroles... Et ce ne sont pas les premières...

— Vois-tu, s'écria Chavailles avec passion, à la vue de cet homme, ce soir, j'ai senti que tu m'échappais... Et si vous ne vous aimez déjà, vous allez vous aimer. Une voix du cœur m'a crié : Isaure, ton adorée Isaure est perdue pour toi ! Voilà pourquoi je suis descendu près de toi. Dans ma chambre, seul, avec cette pensée, je me sentais devenir fou. Je me suis dit : Il faut que je lui parle, que je lui dise ce que je suis pour elle, que je m'explique, que je me révèle, non tel que je suis pour le monde, mais tel que je veux être à ses yeux. Alors elle comprendra que je ne suis pas prêt à me sacrifier à un inconnu. Elle me pardonnera ce qu'elle appelle ma tyrannie, elle me comprendra et se laissera aimer.

— Oh ! c'en est trop ! fit la jeune fille. Un tel langage devient inconcevable.

— Isaure ! implora Chavailles, encore un mot, écoute ! Plus de mystère ; je t'aime, et devant Dieu, Isaure, j'ai le droit de t'aimer.

— C'est un blasphème !

— Mais c'est la vérité.

— C'est un outrage.

— C'est un aveu sincère.

— Taisez-vous, je vous en conjure ! Laissez-moi !

— Isaure, je ne suis pas ton père. Tu n'es pas ma fille.

— Ah ! n'allez pas calomnier ma mère à présent ! s'écria la jeune fille exaspérée.

— Calme-toi ; aie pitié ; écoute !... Tu étais née quelques mois avant que je connaisse ta mère. C'est pourquoi des bras de ta nourrice tu passas au couvent, et c'est aussi pourquoi ta mère seule allait te voir. Puis, ta mère elle-même dut renoncer à ses visites. Un mal affreux, après avoir dévoré sa beauté, la cloua, inerte, dans son fauteuil. Je vis cette beauté s'altérer, dépérir et disparaître. De lentes et cruelles années s'écoulèrent ainsi pour moi. A l'amour qui survivait en mon cœur, il ne restait qu'un souvenir, et depuis longtemps je n'avais plus près de moi que le spectre de la femme que j'avais adorée, quand je fus au couvent et te vis pour la première fois.

« Que te dire?... comment te peindre ce que j'éprouvai à ta vue ? Je retrouvais en toi l'image parfaite de celle que j'avais perdue. La femme aimée revivait en toi. Je sentis mon cœur se troubler.

— Oh ! de grâce, interrompit Isaure, épargnez-moi de tels aveux. N'oubliez pas que ma mère vit encore, qu'elle est près de nous.

— Laisse-moi achever, reprit Chavailles ; j'ai été trop loin pour m'arrêter à cette heure.

« D'abord, j'ai voulu rester ton ami... Était-ce possible..., quand ta beauté, ta voix, ton regard, ton geste, ta démarche, tout de toi me reportait à seize ans de là, à l'heure où cette beauté, cette voix, ce regard, cette démarche, avaient pris mon cœur et m'avaient jeté éperdu d'amour aux pieds de ta mère !

« Eh bien ! mon amour d'autrefois, c'est celui d'aujourd'hui. Comment ne pas t'aimer lorsque je l'ai aimée ?

« Tu frémis ? Tu te voiles le visage ?... Mais rien n'interdit mon amour, puisque nous ne sommes pas du même sang.

— Ah ! soupira Isaure, pourquoi suis-je condamnée à vous entendre !

— Aurais-je dû te fuir ? reprit Chavailles. Mais non ; il n'était plus temps. Il fallait me jeter à tes pieds et te dire : Isaure, je t'aime !

— Oh ! taisez-vous, monsieur, taisez-vous !

— Le courage me manque. Mais maintenant, en pensant qu'un autre peut venir que tu accepterais pour époux, je sens mon cœur qui se déchire et je deviens fou. Oh ! si tu ne peux m'aimer, aie pitié de moi, Isaure !... Ou plutôt, prends-moi pour ton esclave. Ne me repousse pas, tu me rendrais furieux ou fou. Et fais de moi ce qu'il te plaira. Si tu voulais, moi aussi je suis riche, plus que tu ne le crois, et je te ferais la vie si belle et si douce !... Tes moindres caprices seraient des lois... Pourvu que tu n'aies pas de maître, une caresse de toi, l'aumône d'une caresse me suffirait pour être heureux...

« Et maintenant, dis-moi, cher amour, m'as-tu compris et me pardonnes-tu ?

Isaure répliqua d'un accent froid et pénétrant comme la lame d'un couteau :

— Monsieur, je vous rappellerai seulement que près de nous est votre femme, et que votre femme est ma mère.

Ces paroles de glace ne calmèrent pas Chavailles, elles ne firent que l'exaspérer.

Il sentait en elle une force nouvelle de résistance et ne s'y méprenait pas. Ce n'était point de la pensée de sa mère qu'elle provenait, mais de celle du jeune baron de Roquairol.

Il avait quinze ou seize ans de plus que lui.

Il n'était pas beau comme lui.

La jalousie qui déjà l'avait mordu le tortura.

— Quoi! pas un mot de pitié pour moi? fit-il. Pas un mot qui me console? C'est là, Isaure, tout ce que vous avez à me répondre?

— Pardon, monsieur, je vous suis étrangère et je suis heureuse de ne pas être de votre sang; mais me parler d'amour, c'est outrager ma mère, c'est m'engager à la trahir, et vous ne pouvez attendre d'emoi autre chose que l'horreur que vous devez m'inspirer!

— Isaure! fit Chavailles d'une voix creuse, prenez garde! Vous êtes sans pitié; je le serai également. Ah! je vous fais horreur, cruelle fille! Alors je dois renoncer à vous? Mais savez-vous ce que j'endure? Savez-vous que mes nuits sont sans sommeil, que ma vie est un enfer?

— Que m'importe?... Épargnez-moi ce langage. Retirez-vous!

— Vous me chassez?

— Tant de paroles sont inutiles. Sortez!

— Mes prières, mes douleurs, ne sauraient vous toucher? Isaure, ne sois pas impitoyable!

— Ah! laissez-moi, vous dis-je. Ne m'approchez pas davantage!... Vous me faites peur... J'appelle!...

— Tu appelles?... Qui?... Le beau baron qui est au-dessus de toi?... Appelle-le donc!

— Oh! mon Dieu!... Ah! c'est infâme!

— Tais-toi!... Tais-toi! Je t'aime!

— Oh! mon Dieu!...

.....

Un gémissement douloureux s'était fait entendre, bientôt suivi d'un silence plus effrayant encore.

Que se passait-il?

Et que ne pouvait-on redouter d'une telle passion ainsi exaspérée?

Sans avoir entendu très nettement tout ce que nous avons rapporté, Roquairol en avait appris assez et il n'hésita plus.

Il s'élança dans la chambre.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.